PAQG: 20 ans

d'engagement avec le Guatemala

SUR FONDS DE CÉLÉBRATIONS DE "LA FIN DU MONDE" ET DE LA NOUVELLE ÈRE MAYA

12 DÉCEMBRE

@ L'ALIZÉ

900 ONTARIO Est

Au programme :

18h : Extraits du documentaire 'Le pays hanté' de Mary Ellen Davis et commentaires de Mateo Pablo

19h: Les origines du PAQG par Steven Kaal

19h30 : Témoignages sur l'accompagnement international

19h45 : Le conflit interne armé : retour sur le massacre de Petanac, par Mateo Pablo

20h00 : Le Guatemala en 2012

20H15 : La fin du calendrier maya, le massacre de Totonicapan et la situation des femmes mayas par le prêtre maya Cristobal Cotji et la Ixmucane Oxlajuj Ei Guadalupe Cotji

21h00 : MUSICA!

Contribution volontaire entre 5 et 20$

Pour infos : paqg@paqg.org / www.paqg.org / 514.495.3131.

Merci à nos commanditaires

Avec l'appui de:

Programme
« Les 20 ans du PAQG »

18h: Projection d'extraits des documentaires 'Le Pays hanté' de Mary Ellen Davis et commentaires de Mateo Pablo, survivant du massacre de Petanac commis il y a 30 ans durant le conflit interne et réfugié à Montréal

19h: Les origines du PAQG, par un de ses fondateurs, Steven Kaal

19h15: Témoignages sur l'accompagnement international

19h45: Le conflit armé interne: un retour sur le massacre de Petanac par Mateo Pablo, survivant du massacre

Mateo Pablo

20h: Le Guatemala en 2012 à la croisée de la justice et de l'impunité, par Marc-André Anzueto, doctorant en sciences politiques à l'UQAM

20h15 : Faits saillants de 2012
La fin du calendrier maya, le massacre de Totonicapan et la situation des femmes mayas par le prêtre maya Cristobal Cotji et la représentante des femmes mayas, Ixmucane Oxlajuj Ei Guadalupe Cotj

21h15: Musique live et danse!
Avec Tomas Jensen / Damien Robitaille

Tomas Jensen

Le PAQG : 20 ans d'engagement

pour la justice sociale et les droits humains au Guatemala

Cette année, le Projet Accompagnement Québec-Guatemala (PAQG) célèbre ses 20 ans de solidarité avec le Guatemala. Vingt ans d'appui au peuple guatémaltèque dans sa lutte pour la dignité et la justice, au cours desquels nous avons partagé des victoires, des reculs, des défis, mais surtout une solide conviction à combattre l'impunité. Également, pendant vingt ans, le privilège d'être témoins du courage et de la ténacité de ces gens, d'être touchés et inspirés à leur contact, d'apprendre de leur expérience et de leur culture!

Mary Ellen Davis et Marie-Dominik Langlois

Le PAQG a été fondé en 1992 à la demande de réfugiés qui souhaitaient rentrer au pays natal sous la vigie d'observateurs internationaux. Depuis, nos accompagnateurs assurent une présence auprès des victimes qui mènent en justice les auteurs de crimes de guerre. Le PAQG offre aussi un accompagnement aux défenseurs de droits humains victimes de menaces ou d'agressions en raison de leurs activités de promotion de la justice sociale. La protection du territoire et des ressources naturelles, la défense des droits des autochtones, des femmes ou des travailleurs sont autant d'engagements fondamentaux pour la société guatémaltèque, mais hautement risqués pour les militants et militantes locaux. À leur demande, nous envoyons sur le terrain des accompagnateurs qui leur offrent une présence physique visible et dissuasive dans le but d'améliorer leurs conditions de sécurité et, le cas échéant, d'observer, documenter et dénoncer les agressions dont ils font l'objet. Notre objectif est d'appuyer les défenseurs de droits humains guatémaltèques afin qu'ils puissent continuer à lutter pour leurs droits et à se consacrer à la démocratisation du pays.

Au cours de la dernière année, en plus de former et d'envoyer des personnes pour effectuer de l'accompagnement international au Guatemala, le PAQG a conçu et diffusé l'expo-photos « Mines au Sud, gaz au Nord : Même dépossession? », qui présente un parallèle puissant entre la problématique de l'exploitation minière au Guatemala et le développement du gaz de schiste au Québec. L'exposition révèle le visage actuel et les similitudes de l'exploitation des ressources naturelles au Nord comme au Sud, en même temps que les enjeux de mobilisation et de résistance partagés par les populations. L'expo a été présentée dans de nombreux endroits au Québec et poursuivra sa tournée en 2013 et 2014.

Le PAQG

Fruit d'une longue tradition de solidarité avec l'Amérique centrale

Par Steven Kaal

Steven Kaal

Le Projet accompagnement ici au Québec est le produit de tout un mouvement de solidarité avec l'Amérique centrale qui a commencé à la fin des années 1970, quand les États-Unis étaient en guerre ouverte avec les peuples de la région. C'était le nouveau Vietnam, à fleur de peau, soudainement visible, bien que l'ingérence écrasante des États-Unis au Guatemala, au Nicaragua, au Honduras, entre autres, date de plus d'un siècle. La victoire des sandinistes en 1979 a fait du Nicaragua un pôle d'attraction pour la solidarité internationale comme l'Espagne de la guerre civile l'avait été dans les années 1930. Les États-Unis avaient fait du Honduras une grande base militaire pour enrayer et faire reculer les avancements du Nicaragua, utilisant ses mercenaires de la Contra, et pour empêcher une victoire du FMLN au Salvador que tout le monde croyait imminente.

Le Guatemala était toujours le parent pauvre de la solidarité avec l'Amérique centrale, mais à Montréal le Comité d'appui au peuple du Guatemala était petit mais très actif. Depuis 1983 il faisait de la sensibilisation sur l'holocauste silencieux qu'avait souffert le pays entre 1978 et 1983 et des sévices qui continuaient, séquelle de l'intervention américaine en 1954 et du joug de juntes militaires qui ont suivi. Quand j'ai découvert le Comité en 1988, je m'y suis dédié à corps et âme, produisant des documentaires radio sur le Guatemala pour Radio Centre-Ville, participant aux vigiles, écrivant des tractes, et aidant à organiser toute une gamme d'activités. Nous avons monté des spectacles de Teatro Vivo, une troupe guatémaltèque vivant dans l'exil à Paris, des concerts de Kin Lalat et de Karen Young, des expositions et des ventes à l'encan avec des douzaines d'artistes dont Freda Guttman et Betty Goodwin, et nous avons fait venir à Montréal et amené en tournée québécoise des guatémaltèques syndicalistes, défenseurs des droits de la personne, environnementalistes, légistes et d'autres, comme les membres de la RUOG, incluant Nineth García de Montenegro et Blanca Espinosa du GAM et Rigoberta Menchú qui est venu en 1989 et de nouveau en 1992. Nous donnions notre vie, il me semblait dans le temps, à se cogner nos têtes contre un mur de désinformation et

d'indifférence. Avec plus de recul, je vois que nous avons semé quelque chose et que le PAQG en quelque sorte fait partie de la récolte.

Ce qui a été fondamental aussi pour la création du PA (et donc du PAQG) était toute l'expérience des Brigades de la Paix Internationales qui avaient développé l'accompagnement comme pratique active de la non-violence en solidarité avec des peuples opprimés justement au Guatemala à partir de 1983. Une équipe de bénévoles venant de différents pays était au Guatemala et assurait l'accompagnement des mouvements populaires et de la société civile, mais n'était pas en mesure de couvrir suffisamment le Retour des réfugiés. Donc l'appel pour d'autres initiatives ponctuelles au niveau international, dont le Projet accompagnement du Canada a été le plus important. Quand le PA canadien a organisé ses premières formations, il a fait appel à Karen Ridd qui avait été avec les BPI au Salvador, et quand j'ai organisé, de façon autonome, la première formation au Québec, je me suis basé entièrement sur mes années d'expérience avec la formation des Brigades de Paix.

Le PA comme tel est né dans l'ouest du Canada. Des membres du Christian Task Force à Vancouver comme Marta Gloria de la Vega et Wes Maultsaid avaient tissé des liens dans les camps de réfugiés au Mexique dès 1983, et quand les réfugiés ont commencé à parler d'un Retour et du besoin d'accompagnement, l'idée du Projet Accompagnement a été conçu et éventuellement mis en œuvre par une coalition d'ONG au Canada qui travaillaient avec l'Amérique centrale. Pam Cooley, une jeune de Vancouver qui avait visité les camps, est devenu coordonnatrice. Elle a voyagé à travers le Canada pour rejoindre les gens et soulever de l'intérêt. Nous étions une dizaine de militants qui nous sommes pointés à Ottawa où elle a convoqué une réunion pour rejoindre les Québécois et les Ontariens. De là, comme ailleurs au Canada, nous avons tous commencé à travailler un peu dans nos différentes régions. Quelques mois plus tard, j'ai décidé de participer à une délégation au Mexique pour visiter les réfugiés. Nous étions reçus à Mexico par Gabrielle Labelle qui y habitait avec son mari Rafael Mondragón et qui avait des années d'expérience en coopération à partager avec nous. Ensuite, visiter les camps, rencontrer et vivre quelques jours avec les réfugiés, entendre leurs histoires et être témoins de leur grande organisation était formidable et mobilisant.

Quand, par la suite, je suis devenu coordonnateur du Projet A ou PA, comme on l'appelait, ici à Montréal, il n'y avait encore rien à coordonner. Comme comité, nous avions essayé de créer une coalition, en invitant les ONG et les groupes qui travaillaient sur l'Amérique centrale d'y adhérer, comme Développement et Paix, CUSO, SUCO, le SLAM (un groupe de solidarité des Laurentides), Droits et Démocratie, les membres d'AQOCI en général, mais c'était très difficile même de faire en sorte qu'ils envoient quelqu'un à nos réunions, et certainement qu'ils s'impliquent d'avantage. À la première réunion que j'ai convoquée comme coordonnateur, nous étions quatre : moi-même, ma femme Lesvia qui était venu m'appuyer mais qui n'avait pas l'intention de s'impliquer, l'ancienne coordonnatrice qui s'en allait et un membre du SLAM qui avait été là dès le début mais qui venait annoncer qu'il ne voyait pas que les choses avançaient et que son groupe se retirait. Ce n'était pas une situation très encourageante. J'ai décidé sur le tas qu'il faudrait impliquer des gens de la base, et pour ce faire qu'il faudrait avoir une première délégation québécoise aux camps et une première formation québécoise pour des accompagnateurs. J'ai sous-loué un petit local du Centre de ressources sur la non-violence, qui se trouvait au Vieux-Montréal dans le temps, Gerry Pascal qui y travaillait sur le volet solidarité avec les autochtones (ce qu'il fait toujours d'ailleurs) m'a aidé à acheter le bois et à construire les étagères pour la documentation et les

dépliants que nous allions produire. C'était des temps très différents d'aujourd'hui, avant l'avènement d'Internet, de Facebook et des médias sociaux. Pour sortir le mot c'était des tables d'information, des tracts distribués aux événements, une question de demander la parole à des réunions, et l'acte de circuler un bulletin en personne et par la poste. Je me suis retroussé les manches, j'ai cogné à beaucoup de portes, et ça m'a pris quelques mois, mais nous avons envoyé une délégation de dix personnes aux camps et nous avons donné la première formation qui nous a permis d'envoyer plusieurs accompagnateurs du Québec dès la première année. Ça a eu l'effet escompté de créer une masse critique. Les réunions mensuelles étaient devenues des rassemblements de 15 à 20 personnes au minimum, et les choses se faisaient. Je voudrais remercier les gens qui se sont impliqués pendant cette période, et qui ont pris la relève quand je suis parti pour fonder la librairie Abya-Yala : Robert Turcotte, Marco Formicelli, Geneviève Lessard, Marc Drouin, Nathalie Gauthier, Jean Claude Lauzon, François Meloche – pour en nommer quelques-uns - et surtout Nathalie Brière, la plus conséquente de tous.

Les premières années, l'accompagnement se faisait réellement du Retour et des communautés des retournés. C'était une période très tendue. Les centaines d'autobus qui ont formé la caravane de Retour ont été accueillis par la population avec des accolades d'amour et de joie, avec des fleurs et de la nourriture, des cadeaux et des incantations. Mais les retournés étaient signalés par le gouvernement et l'armée. On leur faisait de la pression de revenir pour redorer l'image du Guatemala au niveau international, mais les réfugiés n'avaient jamais accepté le rapatriement, sinon que le Retour – ils faisaient la distinction qui leur était très cher. Le Retour était donc une victoire en quelque sorte, qui précédait la signature des Accords de Paix, et les retournés étaient signalés par les militaires comme des délinquants et de la guérilla et il y avait une partie de la population qui les accueillaient avec un œil malveillant. On traitait aussi les accompagnateurs de drogués et d'agitateurs. C'était une conjoncture bien différente par rapport au gouvernement canadien qui appuyait les retournés et les accompagnateurs à 100%, grâce à des personnes comme l'ambassadeur du moment Brian Dickson, et de son aide Patricia Fuller. Au lieu d'appuyer les Barrick Gold de ce monde, et les assassins à gage qui attaquent les opposants des mines à ciel ouvert, comme les gouvernements de Paul Martin et de Stephen Harper, le Canada à ce moment là travaillait de concert avec les corps diplomatiques d'autres pays éclairés comme le Norvège - qui continue d'ailleurs de faire un excellent travail. Les militaires faisaient leurs incursions dans les communautés, les opérations militaires dans les alentours se poursuivaient, des hélicoptères survolaient les communautés la nuit sans lumières. L'accompagnement internationale et surtout des québécois et des canadiens du PA était vital et a fait toute la différence ; d'ailleurs, c'est pour cela que les réfugiés l'avaient demandé. Un massacre dans un village de retournés, dans l'absence d'accompagnateurs, où l'armée est rentré et a tiré sur les gens de façon indiscriminé, n'a pas pu être évité, mais la réaction énergique des pays qui appuyaient le Retour, qui s'étaient impliqués avec les accompagnateurs, ont fait en sorte que cette tragédie ne s'est pas reproduite.

Il est difficile aujourd'hui de comprendre l'incroyable courage des Retournés. La répression au Guatemala avait été féroce. D'une population qui se chiffrait dans le temps à sept millions, plus de 200 000 personnes avaient été tuées, plus de 40 000 portées disparu, il y avait un million de déplacés internes et un million enrôlés dans les fameuses Patrouilles d'autodéfense civile où ils étaient forcés à se tâcher de sang sous les ordres des militaires. Les 150 000 qui avaient réussi à s'échapper pour se rendre au Mexique, 45 000 dans les camps de

réfugiés, les autres sans statut, dispersés dans la population mexicaine mais le plus souvent vivant dans la précarité la plus absolue, avaient été témoins des pires massacres, avaient vu leurs proches assassinés, les bébés battus contre les arbres, les femmes violées et torturées, des villages entiers brûlés vivants. Ils avaient passé des jours et des semaines de faim, perdus dans la forêt, accablés par la peur des soldats assassins qui les rôdaient. Le Retour n'était pas pour tout le monde. Ça prenait un grand amour, le mal du pays, une volonté de reconstruire, de rebâtir, un espoir contre tout espoir que les choses pouvaient changer, que le pays pouvait se démilitariser, qu'il y avait un avenir. Surtout il fallait pouvoir faire face à ses cauchemars, aux traumatismes du passé, faire fie des souvenirs d'horreur et agir pour la vie. C'était une décision qui divisait les familles reconstituées dans les camps ; pas tout le monde n'était prêt. Beaucoup se sont quand-même décidés, et après le premier grand retour en janvier 1993, d'autres retours organisés se sont enchaînés dans les années suivantes.

Les accompagnateurs restaient dans les communautés de retour et accompagnaient les délégations de réfugiés qui préparaient les retours (pour négocier les terres, rencontrer les communautés avoisinantes, régler des conflits possibles). Avec le temps, il y a eu évolution dans le type d'accompagnement qui se faisait. On a accompagné les victimes qui devaient témoigner contre les militaires auteurs du massacre. On a accompagné les exhumations juridiques des fosses communes créées lors des massacres dans les années 1980. Et le PA a trouvé d'autres façons d'accompagner les gens, mais la solidarité et l'appui continuent d'être essentiel. La présence des accompagnateurs augmente l'espace pour une société plus juste et les accompagnateurs reviennent avec tout un éventail d'apprentissages sur la vie et d'expériences vécues inoubliables.

Ça me fait toujours de la peine de constater les vides qui existent aujourd'hui où la solidarité et le militantisme existaient autrefois. Outils de paix et le Centre de documentation sur l'Amérique latine ont été bouffés par Alternatives, qui, cependant, continue de faire un excellent travail en dépit des coupures sauvages auxquelles il fait face. Le comité Amérique centrale de Concordia était tellement actif, celui de l'UQAM aussi, et même celui de McGill – tous disparus. On n'entend plus des groupes comme SOS El Salvador qui était jadis si dynamique. Droits et Démocratie, qui devait donner un appui institutionnel à ces luttes a été saboté et ensuite fermé par le gouvernement Harper. Mais les jeunes comme vous autres, les altermondialistes, les carrés rouges, les gens qui reconnaissent que le système est brisé, que la planète est souffrante, vous donnez beaucoup d'espoir. Les événements du PAQG ont continué d'être bondés à travers les ans, on sent l'énergie de la relève, l'implication des accompagnateurs à venir et de ceux et celles qui l'ont déjà été, et le travail d'accompagner et de rebâtir la société guatémaltèque se poursuit, avec de la grande solidarité, un va et vient, une implication et un apprentissage, qui sont tout à fait salutaires. Je vous salue pour tout le travail que vous continuez de faire, et pour la lumière que vous apportez sur une situation qui demeure sombre. Félicitations pour les 20 années du PAQG et pour toute votre implication dans le travail qui reste à faire, pour les 20 et les 40 années à venir.

Maïs sacré, sacré maïs

Par Marie-Soleil Martineau

Afin d'occuper les temps libres, j'ai mis ma force de travail à la disposition de la communauté, je suis une *moso*[1], disposée à tout faire, sauf la lessive (à la main) ! Donc, j'ai aidé un témoin à semer le maïs. J'étais contente de pouvoir participer à cette activité sacrée pour les Autochtones mayas, même si ma participation en soi est un signe que l'activité a bel et bien perdu de son sacré! Selon la tradition orale, l'homme (j'espère que la femme aussi!) vient du maïs. De plus, jadis, seuls les hommes pouvaient semer, déposer la graine dans le ventre de la Terre mère (Madre Tierra), alors que les femmes transformaient le maïs en tortillas. Ainsi, suis-je peut-être devenue l'hermaphrodite du village, car je sème et fais aussi les tortillas! Tout ça pour dire que le fait qu'une femme, de surcroît blanche, sème le maïs, indique un changement important dans la tradition. Les gens qui passaient près de la parcelle où nous travaillions ont tous passé un commentaire - que je n'ai pas compris d'ailleurs - sur ma présence et laissé échapper un petit rire...

J'ai bien aimé mon expérience, bien qu'elle ne soit pas facile : le terrain est incliné à 45 degrés et la terre est sèche. On doit semer entre les bananiers, les arbres à café, les immenses pierres et parfois sous les broches où grimpe la *granadilla*. Bref, on pourrait qualifier le terrain "d'accidenté". On utilise le *cubo*, un long bâton au bout duquel est fixée une pointe en métal, pour faire un trou dans la terre, puis on laisse tomber quatre grains de maïs et un de frijol, puis on referme le trou, on fait un pas et on recommence. Le problème, c'est que lorsque je me donnais un élan pour enfoncer le *cubo*, je glissais presque toujours par en arrière à cause de l'inclinaison de la pente et l'aridité de la terre! Cela nous faisait bien rire Don Berto, et moi. Ce que j'ai le plus aimé, c'est discuter avec lui. Il m'a demandé comment on cultivait la terre chez nous, puis il a posé des questions sur ma famille. J'ai toujours l'impression que je vais donner une fausse image de ce qu'est le Québec, puisque mon père chauffe au bois et sème le maïs, puisqu'il a des poules pondeuses et d'autres variétés de volailles... « Ah ! c'est comme ici alors? » « Bien… hum… non, pas tout à fait! » Ça me fait réaliser à quel point les choses ont changé rapidement chez nous! Il m'a aussi demandé quel type de travail font les hommes. Je lui ai donc donné l'exemple de tous les membres masculins de ma famille élargie. Il a trouvé qu'il y avait vraiment une grande variété.

Pour en revenir à ma tâche, j'ai pu travailler à peine deux heures, j'avais une ampoule ensanglantée dans la main et un mal de tête à cause du soleil... Je suis désolée lui ai-je dit, ta *mosa* ne vaut pas grand-chose! Il a ri puis m'a remerciée pour le travail effectué. J'ai oublié de vous parler de la beauté de ces semences. Dans ma petite chaudière improvisée, je portais les grains multicolores, le soleil faisait briller les riches couleurs de ceux-ci, il y en avait des noirs, des bleus, des violacés, des verts et bien sûr des jaunes, en plus des *frijoles* noires, mauves, rouges et jaunes. Ensemble, ça ressemblait un peu à un sac de billes...

---

[1] Personne engagée et payée à la journée.

Avec les femmes, les tâches sont très différentes. J'ai égrainé le maïs, et bien que ce soit une activité plus facile, cela donne aussi des ampoules aux mains! Nous étions trois, en plus d'un petit bonhomme très sympathique, pour faire le travail que fait normalement une femme seule. Cela n'a pas empêché ma compagne de se faire une ampoule et pour ma part, d'être sur le point d'en avoir une aussi... Les femmes doivent faire ça chaque jour! Et ce n'est que le début du processus… Moi je participe à la finition : « tape tape tape » la masa entre toute la surface de mes mains, voilà la tortilla prête à être déposée sur le *comal*, puis tournée d'un bord à l'autre, avec les doigts… c'est chaud! Entre deux ou trois femmes, on tarde une bonne demi-heure à façonner les tortillas pour toute la famille. Et ça recommence à chaque repas, à chaque jour! La tortilla elle, est encore vraiment sacrée : « un repas sans tortilla n'est pas un repas! »

Je suis également devenue apprentie maçonne! Bon, j'exagère un peu, mais j'ai aidé tout un après-midi à la construction de la nouvelle maison d'un autre témoin. Sacré ou pas, pas question que je touche au marteau, car ça, c'est une affaire d'homme! Donc j'ai transporté des tonnes de *teja*, des tuiles en terre cuite, en forme de demi-lune qui sont imbriquées une dans l'autre pour faire le toit. J'étais impressionnée que nul clou, ciment, colle ou quoi que soit d'autre, soient nécessaire pour que le toit tienne et qu'aucune goutte de pluie ne puisse le traverser. Du haut (très haut) de mes 5 pieds 6 pouces, j'ai pu passer ces *tejas* aux gars qui se trouvaient sur le toit, alors qu'eux doivent normalement monter sur une chaise!

Cette famille compte onze enfants et la grande majorité a participé à la construction de cette belle maison. À la fin, ils m'ont demandé combien je voulais pour ma demi-journée de travail... « Rien! » « Non, tu as travaillé, on doit te payer. » « Mais non, j'insiste, ne vous en faites pas! » Alors, ils m'ont dit « ah, toi tu aimes ça travailler ?! » Je suis partie à rire...

Par contre, ce même après-midi, j'ai presque pleuré... Oui, j'ai trouvé ce même père de famille de onze enfants qui a construit une maison en maître, saoul mort, la main ensanglantée, affaissé contre un barbelé, dans la rue, sous un soleil de plomb. Maudit alcool...Je suis allée chercher un autre accompagnateur et ensemble, nous l'avons amené sur le trottoir, à l'ombre et loin du barbelé. Une chance que c'est un poids plume parce que saoul il était drôlement lourd. Il n'avait pas de réaction, juste assez pour qu'on sache qu'il était conscient. La violence qui a déferlé sur les communautés a eu pour effet l'augmentation dramatique du taux d'alcoolisme chez les Autochtones, hommes et femmes... C'est difficile d'être témoin de cette situation, surtout quand c'est un père de famille dont la femme va bientôt accoucher qui disparaît pendant deux semaines...ou encore quand c'est une veuve solitaire de 60 ans qui échappe ses tortillas par terre sous l'effet de l'alcool à 11 heures du matin...Encore une fois, je ne peux rien faire pour les aider. Tout ce que je peux faire, c'est éviter de les juger...l'alcoolisme est un problème vraiment triste, ici, comme ailleurs.

Mais je veux terminer sur une note positive...Tout va bien pour moi, à part les puces, encore les puces! Il ne me reste qu'un mois d'accompagnement...oui, ça s'est passé rapidement après tout! Ici, il fait toujours beau et le sourire des témoins continue de me réchauffer le cœur, tout comme la trentaine d'enfants qui crient "Marisol!!!" lorsqu'ils me voient passer!

Y'a de l'action à Santiago

Après une journée de marche à travers les sentiers de la communauté de Santiago (nom fictif), je me suis assise devant la clinique médicale. Cet édifice est en quelque sorte de la poudre aux yeux, un vestige des « bonnes intentions » du gouvernement après la signature des Accords de paix. Il y a donc ce bâtiment moderne en béton avec un plancher, une toilette et des robinets, deux lits d'hôpital avec un trou au milieu (confortables!), mais il n'y a qu'un docteur et une infirmière qui passent une fois par mois. Moi, je ne les ai jamais vus, je n'ai pas vu non plus de médicament ni personne pour nettoyer les lieux poussiéreux remplis de feuilles mortes... Donc, c'est une clinique, mais elle ne sert pas vraiment à prodiguer les soins de santé aux gens d'ici. Mais, elle n'est pas inutile pour autant! Elle a plutôt une triple fonction : loger les accompagnateurs, mais aussi nos amis les policiers qui sont « supposés » surveiller les lieux chaque soir depuis qu'un témoin a été menacé de mort. En vérité, ils arrivent à 18 heures et à 19 heures, ils ronflent... Efficace, non? L'autre soir, quelqu'un est venu cogner à la porte tout énervé : « Où sont les policiers? » Y aura-t-il de l'action à Santiago, ai-je pensé? Lorsque ces agents de la paix ont ouvert la porte, l'homme qui est venu les chercher leur a dit qu'il venait de réparer son antenne et qu'ils pourraient donc regarder la partie de soccer qui venait de commencer; ils sont donc allés regarder la télévision… Sans commentaire! Enfin, l'autre fonction de la clinique est qu'elle est devenue un local où l'on donne des cours de dactylographie à des jeunes du coin. Bref, l'infrastructure demeure utile, même si les gens n'ont toujours pas accès aux soins de santé.

Tout ça pour dire que l'autre jour en terminant notre ronde habituelle, je me suis assise devant cette fameuse clinique, le soleil allait bientôt se coucher et j'écoutais ma musique en dessinant. Tout à coup, les gens s'affolent, les douze dindons qui gardent la rue s'énervent, partent en courant et en glougloutant... Qu'est-ce qui se passe? Une vache énorme s'est échappée! Arrive alors en courant son propriétaire, un lasso à la main, une fois, deux fois puis trois fois, il tente de l'attraper, en vain. Son fils tente de lui bloquer la route, mais il doit s'enlever de son chemin au risque de se faire enfoncer les cornes dans le ventre… Toute la rue est mobilisée, les curieux sortent de chez eux pour être, tout comme moi, témoins de la scène. Le tout était assez comique et les gens ont parlé de cet événement toute la soirée! Quant à moi, je ne sais toujours pas ce qu'il est advenu de la vache! C'est un autre moment fort simple, mais fort agréable.

Le ciel est devenu tout rose, j'ai terminé mon dessin et j'ai commencé à réfléchir sur ma présence dans les communautés. Franchement, je suis très contente d'être ici. Malgré le fait que je passe du bon temps, il passe très lentement. Je réalise que c'est parce que, bien que j'aime mon quotidien, il est fait de "rien". Parfois, je regarde ma montre pour savoir quel jour nous sommes ou parfois quelle heure il est, mais plutôt par curiosité que par nécessité. En fait, ma routine de vie est transformée. Je passe mes journées à marcher et à aller prendre des cafés sucrés ou à manger avec des gens attachants et différents. J'aime apprendre à connaître et à apprécier cette différence. C'est toute une chance de pouvoir prendre trois mois de ma vie et de les dédier à connaître, parler et partager avec des femmes et des hommes qui ont vécu et vivent encore des histoires difficiles. Malgré tout, on parle d'un tas de sujets différents. En fin de compte, prendre le temps d'échanger avec des êtres humains, peu importe ce qu'ils ont à raconter, c'est quelque chose qu'on ne prend généralement plus

le temps de faire. Voilà donc que je profite encore plus de ma présence ici, à Santiago, mais aussi dans les huit autres communautés que nous visitons.

Marcher pour la dignité

Samedi matin, ça sentait la fébrilité dans le cimetière « numéro deux » de Rabinal. Plus d'une centaine d'Autochtones achis se sont réunis dans ce lieu sacré où reposent leurs êtres aimés, victimes des 28 massacres qui ont eu lieu dans la région. Ces morts ont enfin pu être enterrés dignement, après avoir été sortis des fosses communes. Lors de cette journée spéciale, les survivants des massacres sont venus depuis leur *aldea* pour réclamer leur dignité et celle des victimes. Avec l'aide du Centre d'action légal pour les droits humains (CALDH), ils ont conçu d'énormes courtepointes. Après avoir brodé le nom, la date et l'endroit où a été tué leur mari, leur mère, leur fille ou leur grand-père, les femmes ont cousu ces pièces les unes aux autres pour former en tout sept courte-pointes provenant de plusieurs régions du pays. Tous ensemble, nous avons enligné ces œuvres d'art symboliques les unes derrière les autres, puis les Autochtones achis les ont agrippées et promenées à travers les rues de Rabinal.

L'année dernière, la présentation a été annulée, car quelques habitants s'étaient montrés hostiles face à cette activité et des menaces avaient été formulées. Enfin, il a bel et bien pris forme et de façon magnifique. Les gens suaient sous un soleil de plomb, transportant la courtepointe de façon solennelle. Quelques-uns pleuraient, quelques autres souriaient, mais tous avaient cette fierté dans le regard. Parmi les marcheurs, se trouvaient plusieurs veuves dont quelques-unes portant une énorme bannière où était écrit en lettre rouge: ¡SÍ HUBO GENOCIDIO! C'est important de le répéter, car le gouvernement guatémaltèque refuse encore et toujours cette vérité.

Un prêtre maya conduisait la marche avec un encensoir rempli de *copal pom* qui laissait s'échapper une odeur de sacré. Derrière lui, cette foule de femmes et d'hommes, de personnes âgées et d'enfants marchait au son de la *marimba*. Du haut-parleur sortait aussi un message important : « La commission d'éclaircissement historique effectuée par l'ONU à la suite de la signature des Accords de paix a proposé d'organiser des activités favorisant la réconciliation. Cette marche sert à rappeler la mémoire historique. Ces courtepointes portent les noms de toutes les victimes des massacres effectués durant l'époque de violence.»

Les *Rabinalenses* sont sortis sur le trottoir pour les regarder défiler. Quelques-uns par solidarité et d'autres par curiosité, j'imagine. Pour ma part, j'ai marché avec eux depuis le cimetière jusqu'à la place centrale devant l'église. Je me sentais privilégiée de pouvoir participer à cette marche honorant les morts, célébrant la dignité et la mémoire : une mémoire collective qui n'a pas été transformée par l'État, mais qui est plutôt formée par l'accumulation de l'expérience de chacune de ces personnes qui ont passé à travers une période des plus traumatisantes.

ALTILLENO

Par Maryse Laurence

Un regard de ce jeune œil nivelle l'innocence,
Ceint un horizon hissé à deux mille mètres d'élévation
Déjoue les humeurs des nuages par sa permanente humidité

Que reste-t-il du destin, à cette altitude?

Des champs de maïs, on réduit les épis en poudre
Plus nutritive qu'hallucinogène
La tortilla est l'hôte coutumière du palais
Des gens démunis jadis par une vile royauté

Tant de grandeur, de largesse
Abrupte et rocailleuse,
Frange les rêves ou les écorche,
Dès qu'ils saillent du quotidien

On capture au filet des nimbo-stratus,
Dans ce monde où on s'enlise,
Dès que l'eau abreuve les chemins assoiffés

De lourdes charges ralentissent l'ascension des désirs
La vie est-elle aussi piquante que la paille,
Si précieuse lorsqu'elle supporte le poids des rêves
Sans qu'un sommeil de plomb intoxique la lucidité
La poésie prend l'allure d'une étoile filant une dentelle,
En orbite autour du cou des filles
La communauté se reconnaît aux fils colorés qui la tissent
On s'y ressemble, afin de mieux s'assembler
Il y a parfois plus de complexité dans la trame d'un tissu
Que dans une existence
Mais ici, le prosaïque est si beau!...
Quand le futur est une montée qui frôle déjà le faîte,
Les curieux parviennent-ils à se rendre plus loin?
Que reste-t-il du destin
S'il ne peut prendre son avenir avec plus d'altitude?
Qui a vu la vie passer?
Qu'on court l'attraper au passage,
L'inviter à paresser, s'allonger
Pourquoi serait-elle pressée?
Le chemin est escarpé

Gustavo Jimenez, Cristobal Cotji et Ixmucane Oxlajuj Ei Guadalupe Cotji

Condamnés à 24,246 années de prison

Par Orlane Vidal

J'ai été accompagnatrice internationale au Guatemala durant cinq mois, de mai à septembre 2011. Les mots me manquent pour pouvoir restituer honnêtement le condensé de vie que fut cette expérience unique. J'ai eu la chance de rendre visite à des familles de paysans guatémaltèques d'origine qui ont assisté et survécu aux massacres survenus lors du conflit armé achevé en 1996. Lorsque l'on est née comme moi dans un pays occidental riche (la France) en situation de paix civile, être témoin du combat pour la justice que ces personnes mènent inlassablement, alors qu'elles ont autrefois tout perdu puis tout reconstruit, est un privilège.

J'étais présente, dans le cadre de mon travail de volontaire, en ce jour d'août 2011, dans la salle de tribunal lorsqu'a été prononcée la sentence pour le cas du massacre survenu dans la communauté de Las Dos Erres, dans le département du Péten. Les quatre soldats du corps d'élite de l'armée guatémaltèque (*kaibiles*), qui avaient perpétré le massacre de 201 personnes en 1982, ont été sanctionnés de manière historique. En tout, ils ont été condamnés à 24,246 années de prison pour les divers crimes commis sur les membres de la communauté de Las Dos Erres.

Ce jour là, de très nombreux victimes et survivants de massacres originaires de différentes régions du pays, étaient présents dans la salle. Ils portaient tous solennellement une rose à la main, en signe de solidarité aux familles des victimes. Nous étions tous assis, muets et anxieux, en attente du verdict. Je n'oublierai jamais la vague d'émotion qui a saisi la salle du tribunal, alors que la juge a prononcé la sentence. Une voix s'éleva dans mon dos, celle de l'un des membres de la communauté : « Viva la justicia! » cria-t-il à l'attention des tortionnaires; une, deux, trois fois, à chaque fois repris en cœur par l'ensemble des personnes présentes dans la salle. Comme beaucoup d'autres, j'ai été traversée, transportée par l'énergie collective, et même émue. Des moments comme celui-ci effacent les doutes, la tentation du pessimisme. Finalement, même dans un pays rongé par l'impunité comme le Guatemala, la justice et le changement sont possibles. Il aura fallu attendre 20 ans pour que la lutte sociale des victimes du conflit armé guatémaltèque commence à porter ses fruits, de moins en moins timidement.

Hier, aujourd'hui, ou demain, le soutien que nous pouvons apporter au combat pour la justice et la reconnaissance d'un peuple est nécessaire, quelle qu'en soit la forme. Impliquez-vous!

L'accompagnement international

Vu par Camille Gaudreault

L'accompagnement international est vraiment une expérience unique de solidarité internationale. C'est une expérience enrichissante, émouvante et troublante.

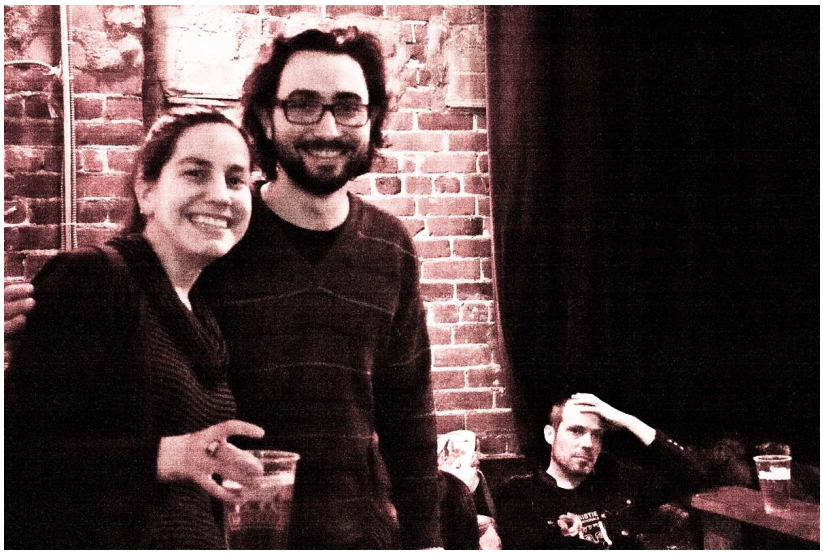
Certains moments et témoignages restent inoubliables.

Le chaleureux accueil des Guatémaltèques dans leurs communautés, l'odeur des tortillas faites à la main et les spectaculaires paysages de montagnes restent marquants.

La lutte pour la justice, suite au conflit armé, est un long chemin sinueux parsemé d'embuches et de victoires et on le réalise lorsque l'on accompagne les Guatémaltèques.

La mémoire historique est importante pour les personnes qui ont vécu le conflit. Il ne faut pas oublier le passé, j'ai tellement souvent entendu cette phrase.

La murale sur le mur du cimetière de Rabinal, exposant la culture du peuple Achi, les histoires des communautés affectées par le conflit armé, les photos des victimes, les noms des disparus...permet de conserver en mémoire le passé et le faire connaitre aux plus jeunes. Son inauguration, en 2010, a été un moment historique qui a rassemblé nombreux habitants des communautés qui y ont participé.



Camille Gaudreault et Arnaud Deharte

Le PAQG, 20 ans d'accomplissements!

Voici un survol des dix dernières années.

Tournées de films et conférences

- Tournée de la pièce de théâtre « Un hiver rouge au Guatemala »
- Présentations du documentaire « Le pays hanté » de Mary Ellen Davis, avec conférences de Mateo Pablo
- Tournée du documentaire « En toute solidarité, l'accompagnement international au Guatemala »
- Présentations du documentaire « KM207 au bord de la route » avec conférences de Mariano Calel et Carmen Rojas
- Présentations du documentaire « Le business de l'or au Guatemala, chronique d'un conflit annoncé »
- Présentations du documentaire « El oro o la vida »
- Conférence « Privatisation de l'eau et la construction de barrages au Guatemala » avec Eusebio Figueroas Santos
- Conférence « Entre douleur et espoir : lutter pour la dignité au Guatemala » de Carlos Paredes
- Conférences sur le thème du fémicide avec Lubia Menendez (organisme REDMUCH) et Genoveva Marroquin (UNAMG)
- Conférence « Les droits humains et l'exploitation des ressources naturelles au Guatemala : le rôle du Canada »
- Conférence de Gregory Lassalle sur l'activité minière et l'investissement responsable
- Conférence « Défenseurs et activistes environnementaux, victimes ciblées de la répression au Guatemala »
- Conférence de Javier de Leon
- Conférences « Le genre de la violence : la réalité de l'assassinat des femmes au Guatemala »
- Conférence de Leocadio Juracan

Expositions

- Panzos, 25 ans plus tard…
- Lutte contre l'impunité et accompagnement international
- Guatemala : regards sur un peuple en lutte

Publications

- Exhumation au Guatemala 1992-2004
- Guatemala, mémoire du silence
- Recueil de texte L'envers de la tortilla, le Guatemala raconté autrement

Cas d'accompagnements

- Cas de poursuite pour génocide : Membres de l'Association Justice et Réconciliation (AJR) et du Centre d'Action Légale pour les Droits Humains (CALDH)
- Cas de la finca Nueva Linda
- Cas Cusanero (ou Choatalum)
- Membres de l'Institut d'Études Comparées en Sciences Pénales du Guatemala (ICCPG)
- Membres de l'Association pour le Développement Intégral de San Miguel Ixtahuacán (ADISMI)
- Membres de l'Equipe d'Études Communautaire et d'Actions Psychosociale (ECAP)
- Membres de l'Association des familles de détenus-disparus du Guatemala (FAMDEGUA)
- Syndicat SITRAPÉTEN
- Témoins du massacre de Río Negro (Rabinal), Baja Verapaz
- Affaire Israel Carias; membres de L'Unité de protection des défenseurs de droits humains (UDEFEGUA)
- Comité d'Unité Paysanne (CUC)
- Membres du syndicat des vendeurs du marché de Coatepeque
- Cas El Jute
- Cas Edgar Fernando Garcia
- La laguna del Tigre

Projet Accompagnement Québec-Guatemala
660 Villeray, bureau 2.115, Montréal, (Québec), H2R 1J1
Tél. : (514) 495-3131 Téléc. : (514) 279-0120 Courriel : paqg@paqg.org Internet : www.paqg.org

Les 20 ans du PAQG à l'Alizé, 12 décembre 2012

Projet Accompagnement Québec-Guatemala
660 Villeray, bureau 2.115, Montréal, (Québec), H2R 1J1
Tél. : (514) 495-3131 Téléc. : (514) 279-0120 Courriel : paqg@paqg.org Internet : www.paqg.org